

**« C'est du propre »
Le signifiant lorsqu'il présente sa face réelle**

Didier de Brouwer

Cette exclamation d'apparence si anodine, une fois resituée dans le contexte du tragique passage à l'acte des sœurs Papin à l'encontre de leur patronne et de sa fille, fait résonner tout le pouvoir d'énigme mais aussi d'horreur sacrée du signifiant pris à la lettre, du signifiant au plus près de la Chose. Lorsque celui-ci ne renvoie plus qu'à lui-même il est semblable au sceau cachetant l'énigme d'une lettre dont l'adresse serait effacée. Il n'y a cependant que lui pour nous mettre sur la piste de ce qui se déchaîne dans la pulsion quand celle-ci n'est plus arrimée par l'objet du fantasme, que le désir se confond avec le désir de l'Autre mais l'Autre persécuteur.

Il y a une fécondité propre au délire paranoïaque ou au délire psychotique que Lacan relevait dans son séminaire III. Le remaniement « en cascade » des signifiants du délire est cette refondation d'un monde en lambeau que Freud nous a enseigné à repérer comme telle. Là où était le vécu de disparition de la dépersonnalisation, l'angoisse de devenir sans aucune consistance face à l'autre, du « propre » est à nouveau possible par le délire. L'exclamation de Christine Papin, ponctuant son soulagement dément dans l'après-coup de la tâche accomplie, ne fait cependant pas *cascade* puisque la seule issue de la persécution délirante dont se sentaient victimes les deux sœurs fut le passage à l'acte. Ce dernier est fréquemment l'unique mode résolutoire de ce type de délire comme l'avance déjà la thèse de Lacan.

Le signifiant dont la nature serait de représenter le sujet pour un autre

signifiant ne rentre pas ici dans un tel processus. Il ne renvoie qu'à lui-même et à la monstration du réel qui se joue dans l'acte criminel. Celui-ci est accompli comme en un rituel obscur, en lui règne une complète inertie symbolique et s'il y a sujet c'est le sujet de la jouissance dont Lacan nous a appris à reconnaître le visage mortifère et destructeur de l'automatisme de répétition, de l'au-delà du principe de plaisir freudien.

Christine Papin et sa sœur Clémence se livrent au meurtre car elles ont trouvé dans le couple de leur patronne et de sa fille l'image en miroir d'un autre couple mère-fille. Celui qu'elles ont constitué avec leur propre mère, elle-même persécutée. Cette mère qui ne permettait aucune médiation avec elles et maintenant l'emprise la plus aliénante, les abandonnant dans leur petite enfance durant de nombreuses années pour les reprendre ensuite et véritablement les diriger. Les deux sœurs rejouent entre elles ce couple indistinct de deux femmes se suffisant à elles-mêmes, dont le tiers exclu ne pourra faire retour que dans le réel. Se séparer l'une de l'autre c'était répéter les abandons qui marquèrent leur enfance, c'était aussi répéter l'abandon de leur mère qui ne les élèvera aucune des deux. La bonne intention de leur patronne de faire cesser la remise mensuelle de leurs gages exigée par leur mère, leur permettant ainsi de les garder pour elles-mêmes, va amorcer en même temps qu'une coupure du lien avec cette dernière, un transfert fou sur la première. C'est la patronne qui deviendra cette mère haïe qu'aucun « non » ne peut venir entamer. Dès lors Christine et Clémence emmurée dans une relation perçue par d'aucuns comme homosexuelle, menant une vie totalement recluse en se jurant qu'aucun homme ne pourra jamais les séparer, voudront mettre un terme à cette persécution dont elles se sentent hallucinatoirement l'objet. Elles iront se plaindre au *maire* du village qu'on les séquestre. La cascade imaginaire qui s'ensuit visera à évincer l'image de l'autre persécuteur. Cette image de la patronne et de sa fille est comme la décalcomanie d'un couple basal : celui du moi originaire dans sa relation de dépendance et d'aliénation à l'Autre premier. Le signifiant ne sera dès lors porteur d'aucune métaphore, il deviendra lettre morte cadavérisant le sujet restant dans une béance abouchée à la jouissance toute-puissante de la mère.

L'homophonie de quelques unes de ces lettres mortes déclenchera dans le réel des équivoques écrites en lettres de sang. Ainsi, une fois les meurtres accomplis, des mutilations seront commises en des endroits des corps qui sont à la source même des pulsions (les yeux, le sexe) mais surtout elles traceront sur les cuisses de leurs victimes ce qu'elles appelleront durant l'interrogatoire de l'enquête par un néologisme délirant : des « *enciselures* ». Il n'est pas difficile d'entendre dans ce terme la notion de trace, d'inscription. Enciselure est un rébus, rébus à transfert comme le proposerait J. Allouch. Il s'y contracte *ciselure*, action de sculpter finement, de graver minutieusement au ciseau un matériau culinaire – Christine

était cuisinière –, une sculpture ou un ouvrage d'orfèvrerie et *inciser*, fendre avec un instrument tranchant. La notion de coupure, de séparation y est présente autant que celle de trait, de signe donné à voir. Mais quel regard ces signes gravés à même le corps convoquent-ils ? Ces signes ne sont-ils pas destinés à méduser l'Autre persécuteur ? Une séparation du couple y est rituellement accomplie autant que déniée puisque l'étrange badigeonnage du sang qui venait à sourdre des blessures se faisait d'un corps sur l'autre comme en un pacte de sang. Cette messe sacrificielle accomplie, tous les reliefs du drame nettoyés et rangés, Christine soulagée put s'écrier avec sa sœur : *c'est du propre*. Si la persécution ne put s'apaiser l'acte passé, c'est que la séparation des deux sœurs n'était pas symboliquement effectuée, elle restait insupportable surtout pour l'aînée en place imaginaire de mère protectrice de sa petite sœur. L'éjection de l'Autre que les sœurs tentaient de réaliser par le crime devait leur permettre d'en finir avec la séquestration, de se retrouver enfin dans leur identité propre.

Litière de la lettre

A letter, a litter (une lettre, un déchet), cette quasi homophonie de Lacan inspirée par sa lecture de Joyce fonctionne avec toute l'apparence de la folie : la vérité dans le réel de la lettre confondue avec la Chose même. Cette vérité de la lettre qui pourrait nous transmettre un savoir, est liée au fameux énoncé : *il n'y a pas de rapport sexuel*. La lettre même si elle se situe au plus près de la jouissance, et c'est l'enseignement éclairant de la psychanalyse par la psychose qui permet de tirer cette conséquence, manque encore ce qui devrait s'écrire et ne cesse pas de ne pas s'écrire : le rapport sexuel. Ce néologisme, *enciselure* on pourrait le rapprocher d'un autre qui lui a ses lettres de noblesse si je puis dire, *lituraterre*. Il se légitime, nous dit Lacan, de *lino* (effacer ce qui est écrit sur les tablettes enduites de cire avec le bout large du *stilus*) de *litura* (raturer par l'action d'enduire, d'effacer ce qui est écrit) et *litorarius* (ce qui est du rivage). *Lituraterre* est un contrepet, un calembour qui désigne ce réel auquel nous condamnons le passage de la lettre, ce à quoi elle fera litière : l'effacement, la mise au rébus de notre peu d'être par le signifiant qui se déploie de sa rupture :

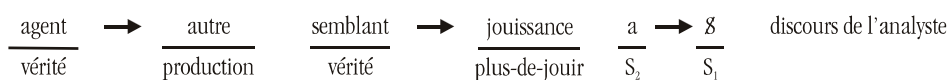
« La civilisation... c'est l'égout. Il faut dire sans doute que j'étais las de la poubelle à laquelle j'ai rivé mon sort. On sait que je ne suis pas seul à, pour partage, l'avouer. L'avouère ou, prononcé à l'ancienne, l'avoir dont Beckett fait balance au doit qui fait déchet de notre être, sauve l'honneur de la littérature, et me relève du privilège que je croirais tenir de ma place ». Ce *doit* qui fait déchet de notre être est à prendre au sens étymologique du terme : *debere* c'est « avoir quelque chose en le tenant de quelqu'un » et ce avant le sens ultérieur de simple obligation. *L'avouer* étant lui-même nous indique Lacan celui qui est appelé comme défenseur (*advocare*) et qui en droit féodal signifie : reconnaître pour

seigneur. La lettre est première, elle déloge le Moi de toute prétention à pouvoir se compléter d'une moitié mythique.

La lettre efface dit Lacan, elle efface l'objet de la jouissance et se localise au bord du trou de son absence. Ne subsiste que le trait au lieu-même d'une disparition. Aucune lettre ne peut venir représenter notre être toujours en déperdition de cette jouissance désormais Autre. La lettre fait trou dans le savoir. Si le psychotique est dans le trop écrit c'est qu'il situe son être au plus près *de ce quelque chose qui est déjà là, pour être lu, lu avec du langage quand il n'y a pas d'écriture encore*. Il y a contemporanéité originelle de l'écriture au langage lui-même¹ et cette écriture est comme une première manipulation de l'objet. Le sujet ne se construit que dans un deuxième temps, celui d'une rature : « Rature d'aucune trace qui soit d'avant, c'est ce qui fait terre du littoral. Litura pure c'est le littéral. La produire, c'est reproduire cette moitié sans paire dont le sujet subsiste » (Lituraterre). Le deuxième trait ne répète pas le premier mais il le fait exister comme perdu. Etrange entrelacs où Lacan joue de la métaphore et du littéral, où la trace de l'Objet semble apparaître pour aussitôt mieux disparaître. La rature désigne à l'origine les petites parties que l'on enlève d'un corps en le raclant. Entame nécessaire sur un corps premier de jouissance. Ce n'est pas encore du S_1 , la position subjective du rapport à l'Autre n'est pas encore assurée. La rature est ce deuxième temps qui disjoint le signe de l'objet, deuxième temps où le sujet trouve sa consistance dans l'unicité du trait : trait unaire qui est ce *pas* de trace, équivoque et toujours répété, d'où le sujet de l'inconscient se soutient.

Le signifiant unaire qui construit la singularité est celui de la différence absolue, « le nom propre peut l'évoquer puisque sa particularité réside dans l'accent qu'il met non sur le sens, mais sur le son (le phonème est un autre aspect réel de la lettre) en tant que distinctif, ce dont témoigne sa quasi identité à lui-même en toutes les langues. »² Quand Lacan parle de produire la lettre n'est-ce pas à entendre dans ce qu'il formalise alors : un discours ?

Il est nécessaire d'en passer par le semblant qui est en place d'agent. Le semblant est noué à la parole et à la vérité de son effet , à ce qu'elle déclenche – la vérité n'est pas le contraire du semblant, la vérité si je puis dire est cette dimension, ou cette demansion... qui est strictement corrélative de celle du semblant³.



-
1. *L'Identification*, 17/1/1962.
 2. J-Cl. Maleval, *La forclusion du Nom-du-Père*, p. 240.
 3. *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, 20/1/1971.

La première présentation des fonctions du discours dispose des places, des constantes, la deuxième, plus tardive met le semblant à la place de l'agent, le semblant étant le signifiant.

Tout ce qui est discours ne peut s'offrir que comme semblant, à commencer par ces semblants fondateurs de la culture que sont les astres et *météores* dont la mise en relation, la nomination dans la constitution de singularités va constituer l'explication d'un monde, son origine. Le discours c'est l'artefact.

Il y a de par la mise en discours, une disjonction entre la place de la vérité et le plus-de-jour, l'objet a. Entre S_1 et S_2 pour le discours de l'analyste. C'est ce à quoi le psychotique ne peut se résoudre. Le semblant, que Lacan attribue au signifiant dans le réel (il équivoque avec *sens blanc*), c'est-à-dire la lettre, est noué à la vérité. Il n'y a plus de disjonction marquée entre la place de la vérité et du plus-de-jour pour le psychotique, le savoir ne peut être troué, il vient directement de l'Autre (les voix de l'hallucination). L'interprétation délirante passe par le semblant, elle est la trace d'un écrit, d'un effet de langage dont le sujet a été absent. La jouissance de la lettre persécute mais elle porte en elle un savoir encore intriqué à une vérité qui vise à désamorcer la persécution de l'Autre.

La lettre dans ce cas manque à *ruisseler*, elle n'est plus *bouquet du trait premier et de ce qui l'efface (Lituraterre)*. L'écrit ne peut plus faire trace métaphorique, porteuse de sens. On connaît l'éminente valeur fondatrice de la métaphore du *bouquet* chez Lacan.

Ce rapprochement de *l'enciselure* des sœurs Papin et du *lituraterre* de Lacan peut paraître gratuit, les deux mots font cependant résonner ce que Freud appelait le cristal de la langue pour en faire entendre dans sa fracture même une vérité. La lettre psychotique, hors métaphore, se délocalise, erre, et avec elle la jouissance qu'elle condense dans les remaniements des signifiants par le délire, le sujet reste pris dans son sillage ; ce n'est évidemment pas le cas du *lituraterre* de Lacan. Bien qu'il n'use d'aucune métaphore il fait trait d'écriture comme un *littoral* entre savoir et jouissance et si les assonances de sa lettre fonctionnent comme dans une néolangue paradélirante elle fait parler et fait entendre, relance le discours analytique du lieu de ce concept hybride mi-lettre, mi-objet, *l'objet a* dont Lacan revendique l'invention, l'agent du discours analytique dans les quatre discours.

Une lettre pas à comprendre : le propre du nom

Si le signifiant est bien présent dans la psychose par cette *cascade* qui ne cesse de rebondir sans jamais boucler un sens qui fuit, qu'en est-il de ce trop de sens dont il est chargé en une outrancière exagération ? Les phénomènes de langage si

caractéristiques sont un effet de pullulement de la lettre⁴, celui-ci survient au lieu même de ce qui devrait arrimer le sujet dans la parole et lui permettre de s'y représenter c'est-à-dire au lieu de la métaphore du Nom-du-Père. A propos du trop écrit de la psychose Lacan relevait avec justesse clinique « on ne peut plus pouvoir dire par qui ça s'est pensé. C'est même en tout ce qui est écrit, ce à quoi vous avez affaire »⁵. La logique de la lettre à l'œuvre dans la psychose est ce qui l'entraîne à cet excès de rigueur logique, algèbre de lettres qui s'enchaînent. Elle nous interroge sur ce lieu Autre où s'originent les voix du délire, sur cette Autre scène où Freud mettait le mythe du père et l'Œdipe comme universel de la structure psychique. « C'est du côté de l'écriture que se concentre cela où j'essaye d'interroger ce qu'il en est de l'inconscient dans le réel quand je dis que l'inconscient c'est quelque chose dans le réel. »⁶

Le psychotique se fait porteur d'un texte chiffré dont on a perdu trace de l'auteur, il se damne pour ce texte qui le traverse. Sa certitude est que quelqu'un, plutôt malignement, doit bien savoir pourquoi. Ce texte où le névrosé pourrait retrouver, en son nom propre et dans la remémoration transférentielle, les signifiants qui ont balisé les étapes de son existence, le psychotique n'y a pas accès. Le signifiant dans la psychose, propose Allouch⁷, se révèle équivaloir à un nom propre. C'est parfaitement rigoureux puisqu'il vient en lieu et place du signifiant du Nom-du-père, les voix viennent en substitut à l'échec de son appel. L'automatisme du phénomène élémentaire c'est son retour dans le réel. Le Nom-du-Père a deux parties : une première que sa majuscule désigne, le nom propre qui n'est pas à comprendre puisqu'il ne tient que de l'écrit, et une deuxième partie déterminative ou fonctionnelle, c'est *le nommer à* (le NdP c'est la fonction paternelle). Allouch met en valeur la bifidité du concept trop souvent présenté dans un monolithisme stérilisant. Le nom propre sur lequel se penche Lacan dans son séminaire sur l'Identification a un caractère strictement écrit et c'est cela même qui permet à Champollion de transformer les chiffres muets de la langue hiéroglyphique en signifiants articulés, concaténés en une langue, capables de représenter le sujet pour d'autres signifiants.

Le texte psychotique est comparable à cette langue chiffrée et constituée au lieu-même d'une exclusion, d'une forclusion de ce qui aurait du pacifier un réel, en le recouvrant par l'interdit fondateur. La cascade des signifiants du délire se montre comme chiffres, substituts de nom propre, pas à comprendre dans leur

4. J. Allouch, *Lettre pour lettre*, Erès, 1984.

5. *Ou pire*, 8/3/72.

6. *Les non-dupes errent*, 21/5/74.

7. *Lettre pour lettre*, op. cit., p. 218.

fuite éperdue du sens, mais à lire. Ces chiffres encryptés pour l'entendement sont lettres, pas à traduire. Le chiffre n'est pas destiné à l'autre, au contraire il s'en protège en fermant tout accès au recel d'un secret vital. Le chiffre oblitère le lieu où gît l'objet. Déceler ce noyau de vérité du délire dont parlait Freud dans *Construction pour l'analyse*, passe par la lettre, une lettre déconnectée de tout jeu métaphorique.

Le propre défiguré : la face cachée du mélancolique

Le trop écrit du mélancolique, s'il ne déclenche pas toujours le bouleversement du délire avéré, se manifeste plutôt dans sa temporalité telle qu'il l'habite. Le présent du mélancolique est tissé d'un passé qui ne passe pas, il est toujours ressassé dans la conviction d'une déchéance. Jamais rien ne peut arriver, l'autre est inaccessible, toute rencontre est marquée d'un impossible ou d'une caducité certaine. La remémoration dans le travail de la cure, tourne et retourne autour d'évènements traumatiques, de deuils, souvent forclos comme tels, voire déniés. C'est comme si la présence au monde, le peu d'existence ressentie se dirigeait sans cesse sur un passé non refoulé. Cette rumination solitaire est une défense, défense contre un regard réprobateur capable d'aspirer dans un vortex angoissant l'image narcissique. La remémoration en boucle manifeste un réel inassimilable, elle stabilise le mélancolique dans une unarité solitaire, excluant la dimension de la parole. Le mélancolique se plaint d'une absence de désir, trop pris qu'il est dans la jouissance des lettres d'une histoire, son histoire. Je pense ici à l'analyse d'un homme qui vient depuis longtemps se plaindre d'une déperdition inéluctable, du calvaire savamment caché qu'est sa vie, du peu d'espoir que l'avenir lui inspire. Dans son enfance il a subi ce qu'il nomme la tyrannie d'un père dépressif, toujours passif et en retrait de la vie familiale, s'allongeant en exigeant le calme aussitôt rentré de son travail quotidien. Il avait les préférences d'une mère autoritaire, menant une famille nombreuse, qui lui avait donné le prénom d'un frère adoré, mort en camp de concentration comme le reste de la famille maternelle. Le père et la mère s'étaient rencontrés dans une communauté religieuse rigoriste, chacun cherchant à cicatriser les plaies d'une enfance traumatique : la déportation et la mort de presque toute la famille juive de la mère et la rupture avec la terre d'origine et l'appartenance au judaïsme ; pour le père une enfance marquée par la honte d'une mère abandonnée par celui qui l'avait engrossée, le patronyme de l'analysant étant celui reçu d'un second partenaire de la grand-mère paternelle l'ayant adopté, mais francisé, retranscrit pour faire oublier les phonèmes identifiant la langue d'origine. Ainsi, des deux côtés les fils de la filiation étaient rompus, l'appartenance à la communauté juive reniée en même temps que reconnue dans le prénom donné à mon analysant.

La vie familiale devenant irrespirable pour celui-ci, vers l'âge de quinze ans

il fréquenta de plus en plus souvent une famille de la même communauté religieuse qu'il finira par ne plus vouloir quitter. Un arrangement pris entre les parents des deux familles lui permit d'y rester plusieurs années. Cette famille qu'il finira par considérer comme sienne devint sa famille d'élection et bien plus encore puisqu'il mena une liaison cachée avec la maîtresse de son nouveau foyer. Cette situation vécue dans la honte mais aussi le délice perdurera plusieurs années jusqu'à ce qu'il quitte cette famille pour mener sa propre vie avec une compagne, dans une autre ville. Des angoisses insupportables l'ont vite entraîné dans une toxicomanie médicamenteuse grave qui lui valut une hospitalisation de plusieurs mois.

Dans ses premières séances il était envahi par des idées de suicide, restait enfermé chez lui, incapable de supporter le regard des gens dans la rue. La rencontre avec tout homme qui soit père ou qui lui en donnait l'image le plongeait dans la honte et dans l'angoisse, faisant de sa vie un évitement perpétuel. Il fallut longtemps pour que ce passé vécu dans cette famille qui l'avait accueilli apparaisse avec les failles et la redoutable confusion incestueuse dans laquelle il aura vécu la période charnière de son adolescence. Les personnages de ce passé lui apparaissaient tous avec une aura, une brillance idéalisée, qui l'empêchait d'avoir pour lui-même une quelconque estime. Ce passé perdu et regretté hantait jusqu'à ses rêves. La remémoration dans le transfert permit la levée de ce que l'on peut nommer un déni. Ce travail de reconstruction interprétative du passé déboucha, à un moment de la cure, sur deux rêves qui permirent de réaliser le changement opéré et ce par un jeu d'écritures autorisant une relance féconde.

Le premier rêve est celui-ci : « Je suis dans une très grande maison, mes parents d'accueil sont là, S. leur fils (image idéale toujours suivie et enviée) un peu plus âgé que moi, aussi. Tous les membres de la communauté religieuse locale sont présents. Subitement des espèces de poissons aux corps affreux et gluants, sortent de la cave, longent les murs, certains viennent se coller à mon visage. Ces poissons sont bizarres, ils ne sont pas tout à fait des poissons, un peu comme des batraciens ou des animaux préhistoriques ».

Les associations sur ces « poissons » les compareront d'abord à ses angoisses, impossibles à décrire. Leur nature qui n'est ni... ni... éveille mon attention comme lieu possible d'un démenti et d'un réel sur lequel le symbolique n'a pas pu se constituer. Cette nature de réel est d'autant plus manifeste que le dormeur se réveille au moment où ces poissons viennent se coller à son visage. Ces poissons, c'était aussi ce qui lui pesait, ce poids honteux qu'il avait à porter et qui remontait des bas-fonds, s'en prenait à son visage. L'oralité marquait aussi largement ses symptômes et faisait l'objet de sa plainte impuissante : accès de boulimie, excès pondéral, trait qu'il partage avec les membres de sa fratrie et ne peut s'empêcher de constater avec dégoût, chaque fois qu'il les rencontre. Ces lettres – *poi-ssons* –

sans doute à lire aussi poison - désignaient le lieu où se faisait jusqu'alors un déni, un désaveu : celui de l'interdit de la réalisation du fantasme incestueux et ce dans la neutralisation de la place du père. Le cauchemar signait pour moi l'efficace de la cure puisqu'il désignait la place du réel au lieu même du nouage du désir à la loi, ces poi-ssons pouvaient prendre valeur de métaphore.

Dans la séance qui suivit, il rapporta un nouveau rêve. Cette fois il se trouvait dans la maison de sa famille d'origine, tous les petits animaux qu'il affectionnait l'attendaient, comme s'ils avaient survécus à son absence. Il ajoutera qu'il avait fait une passion de son aquarium aux poissons exotiques que tout le monde admirait, à l'exception de son père qui y restait indifférent. Au fond, dira-t'il, j'ai toujours eu ce même rapport à ce qui m'intéressait, c'est tout ou rien, cela peut m'occuper des mois au point de vouloir me confondre avec l'objet de ma passion, puis tout à coup c'est fini, c'est le vide. Il s'étonnera de la séquence des deux rêves que je ne manquerai pas de lui faire remarquer et mesurera spontanément le chemin parcouru. « L'analyse m'a fait voir ce que je ne voulais pas voir. »

Certes rien n'est gagné, l'image narcissique est toujours très instable, prompte à retomber dans *l'ombre de l'objet* mais cette peur quasi délirante devant tout homme occupant une place supposée de père était en train de disparaître. Ce qui lui avait été montré en rêve et par la relecture opérée dans le transfert, le mettait en situation d'entendre qu'il était lui aussi soumis à l'interdit fondateur.

Décrypter la lettre

Une des grandes difficultés à traiter la psychose se trouve dans ce paradoxe : les lettres qui chiffrent la cascade du remaniement signifiant du délire n'ont pas d'adresse, elles sont difficilement dialectisables, mais elles ont aussi valeur de nom propre pour un sujet qui se défend contre la menace d'un effondrement, d'une perte d'identité dans sa relation à l'autre.

Traduire ce chiffre n'a pas lieu d'être, la traduction implique l'auditeur d'un savoir inconscient, ce savoir n'est pas d'actualité dans la psychose, cela rendrait l'Autre plus persécuteur, le sens encore plus fuyant. Le travail analytique serait plutôt le pari que ce trop écrit qu'est le délire pourra receler une adresse dont l'analyste pourra constituer le lieu par le transfert. Il faut que cette logique de la lettre, désarrimée aux dimensions de l'imaginaire et du symbolique rentre dans un temps qui ne soit plus celui de la pure répétition persécutante (l'automatisme du « discours » psychotique dont parle Lacan).

Il y a de l'épreuve de mort pour le psychotique à en passer par l'autre et le langage. Se repérer sur la lettre, ses agencements dans un discours sans adresse, est lui rendre la possibilité d'une diachronie, lui restituer une histoire qui n'a pu se constituer comme matière d'un savoir inconscient. Le délire surgit toujours

d'un ex-nihilo, d'un nulle part, le seul savoir qu'en a le délirant c'est qu'il a commencé à un certain moment et a transformé son existence. Que quelqu'un puisse savoir des choses sur ce qui lui arrive c'est certain, mais c'est une preuve supplémentaire qu'il a été exclu d'un savoir ou d'une chose commune à tous, et qu'on le persécute.

Prendre en compte la lettre n'est cependant pas suivre aveuglement la littéralité mais se constituer comme le lieu séparateur où le chiffre d'une jouissance puisse s'inscrire pour y être prise dans une relecture soutenue par le désir de l'analyste. Il y a, dit Lacan⁸, une « suite d'alternances où le signifiant revient battre l'eau, si je puis dire du flux, par les battoirs de son moulin, sa roue remontant à chaque fois quelque chose qui ruisselle, pour de nouveau retomber, s'enrichir, se complique, sans que nous puissions à aucun moment saisir ce qui domine du départ concret ou de l'équivoque. » Cette métaphore du moulin et du flux de l'eau de la rivière est utilisée par Lacan pour décrire le jeu complexe, intriqué depuis l'origine, du langage et de l'écrit. Aucun n'est premier par rapport à l'autre et cette bipolarité est inscrite dans le Nom-du-Père. A la lettre du Nom, hors sens, s'allie le *nommer à* de celui qui occupe la fonction. Que le désir de l'analyste vienne à faire tourner ce moulin de la parole pour y reprendre les lettres du texte devrait permettre de remettre en fonction cet entre-deux de la parole et de l'écrit.

Le signifiant est fécond certes, encore faut-il reconnaître en lui ce qui fait gerbe, ce qui lie en métaphores inscrivant l'objet du fantasme dans un cadre qui le circonscrive. Les signifiants du psychotique n'ont pas cette vertu. L'Autre n'a d'autre consistance que celle de la fragmentation des lettres qui en émanent. Travailler l'écart de la lettre et du signifiant est la tâche difficile de l'analyste dans sa singulière rencontre avec la psychose.

8. *L'identification*, 24/11/1962.